

EMMANUEL CHAUMET PRÉSENTE



MARTIN JAUVAT EMMANUELLE BERCOT WILLIAM LEBGHIL SÉBASTIEN CHASSAGNE ANAÏDE ROZAM MICHEL HAZANAVICIUS MAHAUT ADAM GÉRALDINE PAILHAS

BAISE-EN-VILLE

UN FILM DE MARTIN JAUVAT

Durée : 1H34 / 1.66 FLAT / 5.1

JANVIER 2026 AU CINÉMA

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet – 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Tony Arnoux & Pablo Garcia Fons

tonyarnouxpresse@gmail.com

pablogarciafonspresse@gmail.com

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com



SYNOPSIS

Sprite, 25 ans, doit absolument trouver un job. Mais pour travailler, il faut le permis et pour se payer le permis, il faut un emploi...

Finalement, il se fait engager par une start-up spécialisée dans le nettoyage d'appartements après des fêtes ; mais comment aller travailler tard la nuit sans moyen de transport dans une banlieue mal desservie ?

Sur les conseils de sa monitrice d'auto-école, il s'inscrit alors sur une application pour séduire des jeunes femmes habitant près de ses lieux de travail.

Un seul problème : Sprite n'est pas vraiment un séducteur...

ENTRETIEN AVEC MARTIN JAUVAT

Qu'est-ce qu'un baise-en-ville ?

Un baise-en-ville, c'est une sacoche en bandoulière prévue pour transporter l'essentiel lorsqu'on passe une nuit en dehors de son domicile : sous-vêtements propres, brosse à dent, et, éventuellement, préservatif. C'est aussi une expression désuète, populaire dans les années 30, remise au goût du jour par Gainsbourg. Le baise-en-ville, historiquement, c'est l'équivalent masculin du sac à main. C'est aussi une vision de la sexualité qui me semble dater d'un autre temps.

Comment un concept aussi ancien a pu vous inspirer ?

Je suis passionné par l'héritage linguistique de la langue française et les vieilles expressions qu'on n'utilise plus. Je leur trouve une richesse et une fantaisie folles. Quand j'ai entendu parler du baise-en-ville pour la première fois, j'ai été scotché par cet esprit de provocation complètement assumé. Et surtout, je me suis rendu compte que j'étais moi-même détenteur d'un baise-en-ville, à mon insu, depuis des années. Combien de fois ne m'étais-je pas muni d'un slip et d'une brosse à dents afin d'éviter les 2h de retours à Chelles en Noctilien au milieu de la nuit ?

Et pourtant, je n'ai jamais été un grand séducteur, loin de là.

Ce n'est donc pas tant ma curiosité pour l'histoire de la maroquinerie qui m'a inspiré, que la façon dont cet objet ringard a éclairé ma propre existence.

Cette expression datée, à la fois très symbolique

de la vie en périphérie et d'une certaine vision de la virilité sexuelle, m'a semblé provoquer un contraste saisissant avec mon expérience de la grande banlieue et ma vision personnelle des relations amoureuses.

Avez-vous un baise-en-ville ?

Bien sûr que j'ai un baise-en-ville ! Quand j'ai commencé à sortir sur Paris tout en habitant à Chelles, j'ai dû trouver des solutions pour contrer les galères du dernier RER. Très vite j'ai pris l'habitude de me munir du nécessaire en cas de découchage. Mais pour moi le baise-en-ville c'est surtout un concept: l'idée du baise-en-ville a transcendé l'objet depuis belle lurette. Ma brosse à dent et mon slip propre, c'est dans une sacoche banane que je les trimbale, pas dans un sac à main en cuir. Je m'habille trop souvent en jogging-maillot de foot et le grand écart stylistique est malheureusement un poil trop osé pour moi... mais peut-être quand je serai plus vieux, qui sait ?

Votre film exploite tout d'abord les galères professionnelles de Sprite avant de devenir une comédie romantique. Vous mélangez les genres ?

Baise-en-Ville n'appartient pas à un seul genre. Le film reste fluide dans les thématiques qu'il aborde mais aussi dans sa construction narrative. Pourquoi se fermer sur un seul propos, un seul axe ? J'aime prendre des virages, aller là où on n'attend pas forcément le film, que la prochaine séquence soit toujours

un peu mystérieuse et déstabilisante mais dans un sens positif. *Baise-en-ville* est donc à la fois une comédie romantique et un film sur le monde du travail. Je trouve aussi intéressant de se demander pendant les trois premiers quarts d'heure pourquoi ce film s'appelle *Baise-en-ville* puis d'y répondre en faisant quasiment commencer un deuxième film. Ça fait partie de l'expérience du cinéma. Il n'y a pas de pire sensation pour moi que de se poser les fesses dans une salle et de se dire au bout d'un quart d'heure qu'on sait où va le film !

Avant même de passer à cette partie sur l'éducation sexuelle de Sprite par Marie-Charlotte, *Baise-en-ville* pose une idée très large de l'amour. Il est ici autant familial qu'une forme de solidarité. Les relations entre Sprite et tous les personnages qu'il croise sont marquées par une bienveillance...

Sprite est avant tout notre fil conducteur. *Baise-en-ville* se compose des duos que Sprite crée avec les autres personnages. Je m'intéresse autant à la relation filiale avec sa mère, la relation de camaraderie avec quelqu'un d'une autre génération, avec son beau-frère, avec son collègue de travail, qu'avec les filles. En fait, Sprite fait l'expérience de toutes ces relations en très peu de temps, mais exclut celle amoureuse qui est la plus attendue. Je voulais faire une comédie qui emprunte le chemin de la comédie romantique mais qu'on puisse se dire au final qu'il y a d'autres options dans la vie que d'être amoureux ou en couple. Pour moi, il est tout aussi fort et beau de se faire des amis. Ça passe forcément par une grande bienveillance



envers tous ces personnages, ne serait-ce que pour les soulager des choses parfois un peu dures qu'ils doivent supporter. Je déteste la misanthropie. Je préfère faire des films qui ont un côté bonbon. Quitte à flirter parfois avec la naïveté.

Vous vous autorisez pour autant un propos social, voire politique. Par exemple dans cette scène de fête chez des macronistes, ou quand vous pointez du doigt la start-up nation ou un monde du travail qui exploite des stagiaires...

Baise-en-ville est effectivement un peu plus frontal sur ce point. Je voulais montrer que la classe moyenne fait face à des énormes galères de travail, de mobilité (notamment avec la question des temps de transports, omniprésente tout au long du film). Parler aussi des grandes inégalités qui existent en grande banlieue. Qu'on y trouve à la fois des petits pavillons en bord de champs, des barres d'immeuble et des maisons de footballeurs millionnaires. Là où j'ai grandi, en Seine-et-Marne, il y a autant Disneyland Paris que Roissy-Charles de Gaulle ou la famille de M'Bappé qui vit dans un tout petit village. On est dans un folklore presque hollywoodien dans des coins où il ne se passe rien, où il faut attendre pendant des heures le passage du moindre bus. Je me suis construit dans ce contraste improbable. De même, je voulais aborder l'absurdité de la start-up nation en inventant cette société de nettoyage de fin de soirée et en l'inscrivant dans l'atmosphère nocturne de ces villes de banlieues que je trouve très poétique.

Cette idée de territoire est encore plus revendiquée que dans Grand Paris. Un plan comme celui sur les horloges qui indiquent l'heure de Tokyo, New York et Chelles n'est pas si anodin que cela.

Je suis très chauvin, très fier de ma ville et de pouvoir en représenter les couleurs, en montrer la beauté. Pour moi, qui on est, d'où on vient, c'est intimement lié. Cet ancrage-là, dans cette ville, m'a impacté à jamais. Je ne me verrais pas décrocher de ça, perdre ce lien avec Chelles. Je trouve légitime de faire des films différents mais qui se déroulent dans la même ville, pour pouvoir comme disent parfois, les rappeurs, « la mettre sur une carte ».

Est-ce aussi une manière de ne pas quitter l'enfance ? Sprite garde la capacité de cet âge-là à être ouvert au monde.

C'est important pour moi de le garder. Quand je parle d'optimisme ou d'insister sur le bon côté des choses, sur ce qui est drôle et léger, j'essaie de le faire dans ma vie. Je ne veux pas perdre ce regard optimiste sur le monde. C'est hyper cliché de dire ça, mais la bienveillance est connectée à la dimension enfantine des personnages, l'imagination, la rêverie... Quand j'étais petit, je voyais les choses de façon plus mystérieuse et colorée. J'essaie de conserver ce regard-là sur le monde sans tout le temps y arriver parce que je suis contaminé par la grisaille ambiante. Mais j'ai l'impression que la création des films, c'est un espace où il est intéressant de revenir à cette forme d'ouverture sur le monde et de bienveillance.

Sprite lui l'apprend notamment grâce aux femmes. Qui sont beaucoup plus présentes que dans Grand Paris ou vos courts-métrages.

Baise-en-Ville montre justement comment travaille son rapport aux femmes. Les différentes relations familiales, amicales ou amoureuses de Sprite avec les filles qu'il rencontre l'aident à se construire, à grandir. J'avais envie de m'éclater à écrire des personnages féminins avec des actrices que j'adore, de raconter leur diversité, de sortir des clichés sur la féminité via des personnages aux caractères très trempés. Surtout après Grand Paris où les femmes étaient quasi-totalement absentes. Ce qui m'avait manqué...

Qui plus est, vous confiez des rôles de femmes à des actrices venant d'un autre cinéma que le vôtre : Emmanuelle Bercot, Géraldine Pailhas... Là où vous retrouvez pour les rôles masculins William Lebghil ou Sébastien Chassagne.

La famille s'agrandit... C'est un jeu d'équilibre. Dans la vie, je suis hyper fidèle, j'ai toujours envie de travailler avec les gens que j'aime. En même temps, j'ai envie de découvrir de nouvelles choses. Je ne me verrais pas faire un film où j'enverrais bouler tout le monde, recommencer à zéro. En l'occurrence, *Baise-en-ville* m'a aussi permis de travailler avec une autre tranche d'âge que la mienne : je voulais y faire intervenir ce rapport générationnel, pour compléter mon regard sur la masculinité, montrer comment les rapports hommes-femmes ont évolué. J'ai ressenti quasiment un coup de foudre pour Emmanuelle Bercot. Il émane d'elle quelque chose de très franc, très intime. De plus son investissement m'a impressionné : elle est tout le temps disponible, ne va jamais se plaindre, elle est à 100% au service de la mise en scène. Idem pour Géraldine Pailhas, qui au départ m'a déstabilisé par son invention permanente dans le jeu, son approche très différente de la mienne, puisque je n'ai pas eu de formation d'acteur, mais qui m'a poussé à accepter d'être challengé, et m'a énormément appris.



L'autre challenge pour *Baise-en-Ville* est de jouer pleinement la carte d'un comique burlesque jusque dans des effets de son cartoonnesque...

J'ai eu beaucoup plus de temps de post-production sur ce film que sur Grand Paris ou mes courts métrages pour justement travailler ces effets de bruitage, vraiment apporter toute une part de création sonore au montage-son, au mixage. Elle participe à la tenue du film en lui-même, qui se joue beaucoup sur des interactions, des gestes, des situations avec des corps qui créent du son forcément. D'une manière générale *Baise-en-ville* repose sur une part physique. J'avais envie d'apporter une dimension vraiment athlétique sans être dans la performance, mais pour devenir un corps malmené en fait, par la vie, par des situations un petit peu extraordinaires ; tout en inscrivant dans un registre de comédie romantique les moments banals que l'on a tous connus, des leçons de conduite aux entretiens d'embauche. Je voulais que ce film soit ancré dans une forme de réalité, mais de l'augmenter, de passer effectivement par un filtre de cartoon.

***Baise-en-Ville* reste donc attaché à évoquer des instants ordinaires, du quotidien, tout en étant très stylisé.**

Paradoxalement je n'aime pas le naturalisme extrême. Mais pas plus le cinéma qui se coupe de la réalité. Je jongle donc entre les deux pour ce qui est de la décoration ou des costumes. D'ailleurs j'ai eu peur d'aller parfois trop loin,

par exemple quand on a mis en place les séquences de la boîte d'assurance où j'ai craint que ça vire à une esthétique trop artificielle. Du coup j'ai essayé sur les décors suivants d'être dans quelque chose d'un peu moins contrôlé, pour ne pas trop aller vers le formalisme artificiel d'un Wes Anderson. Je devais garder cette ligne, cette forme de réalisme : pousser loin les curseurs mais pour montrer des choses assez anecdotiques en soi. Mon désir de cinéma était de partir d'une histoire somme toute assez banale, mais de mettre en avant son potentiel de situations, d'aventure et d'actions. Je trouve très poétique la possibilité d'une fantaisie dans l'anodin, la banalité.

Vous mettez d'ailleurs de côté la part d'absurde qu'il pouvait y avoir dans Grand Paris. *Baise-en-Ville* touche à des choses beaucoup plus concrètes.

Je me suis dit qu'il fallait un peu faire confiance à mes personnages, à ce qu'ils vivent. Avec le recul je me dis qu'il y avait peut-être une forme de facilité à passer par l'irruption d'extraterrestres dans Grand Paris. En écrivant *Baise-en-ville* je me suis rendu compte que la réalité est suffisamment étrange et un peu folle : je n'ai pour que je n'aie plus besoin d'avoir recours à des événements fantastiques pour que les situations prennent un tour excitant ou stimulant. Même si j'adore le cinéma de genre, je sentais que cette histoire avait besoin d'être écrite de cette façon-là, plus sensible, moins tapageuse.

***Baise-en-ville* reste rattaché à Grand Paris, par son contexte banlieusard mais aussi par vous, qui y tenez à nouveau le rôle principal.**

Ces deux films ont une grande part autobiographique. Ils s'inspirent d'épisodes de mon existence personnelle que je vais digérer pendant plusieurs années pour les transformer: je n'ai évidemment jamais rencontré d'extraterrestres comme le personnage de Grand Paris, mais j'ai bien passé pas mal de temps en soirées, et à galérer dans les transports. De même, *Baise-en-Ville* est autant né de mon propre passage de permis de conduire que de mon expérience de l'intérim et des petits boulots, ainsi que de mon éducation sentimentale au sortir de l'adolescence. Mes films suivent mon existence, ça fait donc sens de les interpréter.

***Baise-en-ville* touche aussi par son ouverture et sa conclusion qui ont quelque chose de très universel, voire... de cosmique !**

C'est bien, non ? Ça plongeait d'emblée ce film dans quelque chose de supplémentaire, de nécessaire pour marquer un territoire tout en l'élargissant immédiatement à tous les possibles. Je voulais vraiment connecter l'infiniment grand et l'infiniment anecdotique. Alors pourquoi ne pas faire du siphon d'une baignoire dans un pavillon de banlieue le centre de l'univers ? C'est la même chose avec la musique de Bonne nuit les petits qui revient régulièrement dans *Baise-en-ville*. Au-delà du souvenir d'enfance, la poésie du générique de cette émission avec le nuage qui descend vers les maisons, m'a profondément marqué. Cette musique donnait un côté conte de fées que j'ai essayé de retrouver avec ce film !



LISTE ARTISTIQUE

Martin Jauvat	Sprite
Emmanuelle Bercot	Marie-Charlotte
William Lebghil	Walid
Sébastien Chassagne	Ricco
Anaïde Rozam	Safia
Michel Hazanavicius	Père de Sprite
Mahaut Adam	Mathilde
Annabelle Lengronne	Laura
Eva Huault	Eva
Aurélien Bellanger	Père de Mathilde
Géraldine Pailhas	Mère de Sprite

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Martin Jauvat
Scénario	Martin Jauvat
Image	Vincent Peugnet
Montage	Jules Coudignac
Décors	Erwan Le Gal
Musique originale	Pierre Leroux
Son	Julien Brossier, Olivier Touche
Mixage	Sébastien Pierre
Étalonnage et effets visuels	Yannig Willmann
Production	Ecce Films
Coproduction	France 2 Cinéma
Distribution	Le Pacte
Vente Internationale	Ecce Films